

noncée. Montrer une grande déférence pour la religion, mais rassurer en même temps les détenteurs de biens nationaux.

« 4^o Nourrir, solder et armer, suivant ses moyens, les troupes mexicaines auxiliaires; leur faire jouer le rôle principal dans les combats.

« 5^o Maintenir parmi nos troupes, comme parmi les auxiliaires, la plus sévère discipline; réprimer vigoureusement tout acte, tout propos blessant pour les Mexicains, car il ne faut pas oublier leur caractère orgueilleux, et il importe au succès de l'entreprise de se concilier, avant tout, l'esprit des populations.

« Parvenu à Mexico, il est à désirer que le général Almonte et les personnes notables de toute nuance, qui auraient embrassé notre cause, convoquent, suivant les lois mexicaines, une assemblée qui décidera de la forme du gouvernement et des destinées du Mexique.

« Le général aidera le nouveau pouvoir à introduire dans l'administration, et surtout dans les finances, cette régularité dont la France offre le meilleur modèle. Dans ce but, on enverra au gouvernement mexicain des hommes capables de seconder sa nouvelle organisation.

« Le but à atteindre n'est pas d'imposer aux Mexicains une forme de gouvernement qui leur serait antipathique, mais de les seconder dans leurs efforts pour établir, selon leur volonté, un gouvernement qui ait des chances de stabilité et puisse garantir à la France le redressement des griefs dont elle a à se plaindre.

« Il va sans dire que, si les Mexicains préfèrent une monarchie, il est de l'intérêt de la France de les appuyer dans cette voie, et, dans ce cas, le général pourrait indiquer l'archiduc Maximilien comme le candidat de la France.

« Il ne manquera pas de gens qui vous demanderont pourquoi nous allons dépenser des hommes et de l'argent pour mettre un prince autrichien sur un trône.

« Dans l'état actuel de la civilisation du monde, la prospérité de l'Amérique n'est pas indifférente à l'Europe, car c'est elle qui alimente notre industrie et fait vivre notre commerce. Nous avons intérêt à ce que la république des Etats-Unis soit puissante et prospère; mais nous n'en avons aucun à ce qu'elle s'empare de tout le

golfe du Mexique, domine de là les Antilles et l'Amérique du Sud, et soit la seule dispensatrice des produits du Nouveau-Monde. Maîtresse du Mexique, et par conséquent de l'Amérique centrale et du passage entre les deux mers, il n'y aurait plus désormais d'autre puissance en Amérique que celle des Etats-Unis.

« Si au contraire le Mexique conquiert son indépendance et maintient l'intégrité de son territoire, si un gouvernement stable s'y constitue par les armes de la France, nous aurons posé une digue infranchissable aux empiétements des Etats-Unis, nous aurons maintenu l'indépendance de nos colonies des Antilles et de celles de l'ingrate Espagne; nous aurons étendu notre influence bienfaisante au centre de l'Amérique, et cette influence rayonnera au Nord comme au Midi, créera des débouchés immenses à notre commerce et procurera les matières indispensables à notre industrie.

« Quant au prince qui pourrait monter sur le trône du Mexique, il sera toujours forcé d'agir dans les intérêts de la France, non par reconnaissance seulement, mais surtout parce que ceux de son nouveau pays seront d'accord avec les nôtres, et qu'il ne pourra même se soutenir que par notre influence.

« Ainsi donc aujourd'hui, notre honneur militaire engagé, l'exigence de notre politique, l'intérêt de notre industrie et de notre commerce, tout nous fait un devoir de marcher sur Mexico, d'y planter hardiment notre drapeau, d'y établir soit une monarchie, si elle n'est pas incompatible avec le sentiment national du pays, soit tout au moins un gouvernement qui promette quelque stabilité.

« Sous le rapport militaire, je n'ai pas besoin de rappeler au général Forey que plus une expédition est lointaine, plus elle doit être conduite avec un mélange bien calculé d'audace et de prudence, c'est-à-dire que partout où l'on n'a pas à lutter contre des obstacles matériels, on peut hasarder des coups de main, et que partout, au contraire, où se rencontrent des fortifications, il faut agir avec la circonspection la plus grande. Un coup de canon au Mexique est cent fois plus précieux qu'en France. Ce que je blâme absolument dans la dernière affaire de Puebla, c'est d'avoir dépensé mille coups de canon dans une position et à une distance où l'artillerie ne pouvait produire aucun effet.

« La gloire d'un général ne consiste pas seulement dans le suc-

1862.

cès, mais dans les moyens employés pour l'obtenir. Plus il ménagera le tir de ses soldats, plus il tournera les obstacles au lieu de les aborder de front, plus il saura par les manœuvres, diviser les forces de l'ennemi et par cela même accroître ses propres chances, plus il fera preuve de qualités supérieures et plus il justifiera la confiance placée en lui.

« Je recommande au général Forey de n'avoir qu'une seule ligne d'opérations. S'il croit utile de déblayer la route de Jalapa, je ne le ferais, à sa place, qu'après être arrivé à Puebla. Car alors, maître de la Vera-Cruz, d'Orizaba et de Puebla, je séjournerais dans cette dernière ville, et j'enverrais de là une colonne sur Jalapa, ce qui ouvrirait alors les deux grandes routes qui conduisent à Vera-Cruz.

« Cependant, si, d'après des renseignements, cette colonne risquait d'être arrêtée par le fort de Perote, il faudrait bien se garder de faire une expédition inutile et négliger la route de Jalapa, qui, plus tard, s'ouvrirait d'elle-même.

« Pour s'emparer de Puebla, je crois parfaitement inutile de faire le siège de Guadalupe et de Loreto. L'attaque par le Carmen a toujours réussi pendant les guerres civiles, et une attaque de barricades sera beaucoup moins meurtrière que le siège des mamelons ci-dessus mentionnés. Toutefois, même dans cette attaque, quelques travaux de siège ne seront peut-être pas inutiles, et l'emploi des gabions farcis peut mettre les troupes les plus exposées au moins à l'abri de la fusillade.

« Une fois Puebla en notre pouvoir, cette ville doit devenir notre grand dépôt et le centre des approvisionnements, où l'on établira des hôpitaux.

« Il serait très-essentiel d'établir un chemin de fer de la Vera-Cruz jusqu'au pied des montagnes, et je me suis adressé au consul de France à New-York pour savoir à quelles conditions un entrepreneur américain pourrait l'établir.....

(En *post-scriptum*.) « Il va sans dire que le général Forey ayant tous les pouvoirs, M. de Saligny ne doit correspondre avec le ministre des affaires étrangères, que d'après les ordres du général. M. de Saligny doit être vis-à-vis du général Forey, dans la même position qu'un ministre, chef de légation, vis-à-vis d'un ambassadeur dans un congrès. »

1862.

La politique de l'Empereur à l'égard du Mexique n'était en rien modifiée ; il n'avait encore perdu aucune illusion ; c'est à peine si l'insuccès du 5 mai lui avait ouvert les yeux sur les difficultés de l'expédition au point de vue militaire, car il attribuait cet échec aux mauvaises dispositions prises par le général de Lorencez. « Je ne doute pas, écrivait l'Empereur, que si les avis de M. de Saligny eussent été suivis, notre drapeau ne flottât aujourd'hui sur Mexico. »

Il persistait à croire que l'intervention française avait de nombreux partisans ; loin d'être désabusé sur le compte de M. de Saligny, il rendait hommage « au bon sens » et à l'exactitude des informations qu'il en avait reçues ; aussi, bien qu'on subordonnât le ministre de France au général Forey, afin de supprimer toute cause de désaccord entre le commandant des troupes et les agents politiques, M. de Saligny n'en conservait pas moins en réalité la direction des affaires ; il avait entre les mains tous les fils de l'intrigue, et c'était lui qui était tout particulièrement chargé d'en préparer le dénouement. Le général Forey s'efforça donc tout d'abord de rétablir de bonnes relations entre la légation française et l'état-major du corps expéditionnaire ; il alla lui-même chez le ministre de France, invita ses officiers à s'y présenter, et s'attacha à faire disparaître toute trace des dissensions passées. A l'égard du général Almonte, on avait pris moins de précautions. Quelques jours après son arrivée à Vera-Cruz, le général Forey avait simplement fait publier dans les journaux l'avis suivant :

« Le général, commandant en chef, investi de tous les pouvoirs militaires et politiques, fait savoir au peuple mexicain, et en particulier aux habitants de la Vera-Cruz, que le gouvernement institué par le général Almonte sans le concours de la nation, n'a d'aucune manière l'approbation de l'intervention française.

Le général Forey
dissout
le gouvernement
formé
par le général
Almonte.

1862.

« Le général Almonte aura donc :

« 1^o A dissoudre le ministère qu'il a créé.

« 2^o A s'abstenir de promulguer aucune loi ou aucun décret.

« 3^o A quitter le titre qu'il a pris de chef suprême de la nation, se bornant de la façon la plus stricte à exécuter les instructions de l'Empereur, qui sont de procéder par tous les moyens possibles à l'organisation de l'armée mexicaine avec tous les autres généraux mexicains qui se sont joints à notre drapeau (1). »

Mais en même temps, pour empêcher les ennemis de l'intervention de prétendre que l'indépendance et l'autonomie mexicaines étaient menacées, il fit hisser le drapeau mexicain à côté du drapeau français sur la maison de ville de Vera-Cruz.

« Le chef suprême intérimaire » était, comme on le voit, traité avec assez peu de façons ; on commençait à se rendre compte de son impuissance et du tort qu'il avait fait à l'influence française. Cependant ses actes gouvernementaux, ayant toujours été concertés avec le ministre de France, en bonne justice, M. de Saligny aurait dû en partager la responsabilité.

Proclamation
aux Mexicains.

En arrivant au Mexique, le général en chef, conformément aux ordres de l'Empereur, avait fait publier la proclamation suivante :

« Mexicains,

« L'empereur Napoléon, en me confiant le commandement de la nouvelle armée qui va bientôt me suivre, m'a chargé de vous faire connaître ses véritables intentions.

« Lorsqu'il y a quelques mois, l'Espagne, l'Angleterre et la France, subissant les mêmes nécessités, ont été amenées à se réunir pour la même cause, le gouvernement de l'Empereur n'envoya qu'un petit nombre de soldats, laissant à la nation la plus outrée

(1) *Journal de Vera-Cruz*, 1^{er} octobre. — Documents du ministère de la marine.

1862.

gée la direction principale dans le redressement des griefs communs. Mais, par une fatalité difficile à prévoir, les rôles ont été intervertis, et la France est demeurée seule à défendre ce qu'elle croyait l'intérêt de tous. Cette nouvelle situation ne l'a pas fait reculer.

« Convaincue de la justice de ses réclamations, forte de ses intentions favorables à la régénération du Mexique, elle a persévéré et persévère plus que jamais dans le but qu'elle s'est proposé.

« Ce n'est pas au peuple mexicain que je viens faire la guerre, mais à une poignée d'hommes sans scrupule et sans conscience, qui ont foulé aux pieds le droit des gens, gouvernent par une terreur sanguinaire, et, pour se soutenir, n'ont pas honte de vendre par lambeaux à l'étranger le territoire de leur pays.

« On a cherché à soulever contre nous le sentiment national, en voulant faire croire que nous arrivions pour imposer à notre gré un gouvernement au pays ; loin de là, le peuple mexicain, affranchi par nos armes, sera entièrement libre de choisir le gouvernement qui lui conviendra ; j'ai mission expresse de le lui déclarer.

« Les hommes courageux, qui sont venus se joindre à nous, méritent notre protection spéciale ; mais, au nom de l'Empereur, je fais appel, sans distinction de parti, à tous ceux qui veulent l'indépendance de leur patrie et l'intégrité de son territoire. Il n'entre pas dans la politique de la France de se mêler, pour un avantage personnel, des querelles intestines des nations étrangères ; mais lorsque par des raisons légitimes elle est forcée d'intervenir, elle le fait toujours dans l'intérêt du pays où son action s'exerce.

« Souvenez-vous que partout où flotte son drapeau, en Amérique comme en Europe, il représente la cause des peuples et de la civilisation.

« Vera-Cruz, le 20 septembre. »

Peu de temps après son arrivée à Orizaba, le 3 novembre, le général en chef jugea utile de caractériser de nouveau la politique française en publiant une seconde proclamation :

« Mexicains,

« A la lecture de la proclamation qu'à mon arrivée dans votre pays je vous ai adressée, vous n'avez pas pu vous tromper, et vous avez reconnu la main de l'Empereur ; lui seul possède le secret de dire tant et de si belles choses dans un style aussi noble que net.

« Mais aujourd'hui que j'ai vu assez de votre pays pour vous

dire mes impressions, laissez-moi vous les exposer brièvement et avec la simple franchise d'un soldat qui, je vous le répète, et quoi que puissent vous dire des écrivains de mauvaise foi, ne vient pas faire la guerre au peuple mexicain, mais à un gouvernement dont la triste situation de votre pays prouve à l'évidence l'incapacité à faire le bien.

« Que voit-on en effet dans vos villes ? des bâtiments en ruine, des rues impraticables, des eaux croupissantes et viciant l'air ; que sont vos routes ? des fondrières, des marécages où chevaux et voitures ne peuvent passer sans danger. Qu'est-ce que votre administration ? le vol organisé ; ceux qui sont chargés par leurs fonctions de faire rendre justice à leurs concitoyens, sont parfois les premiers à les molester dans leurs personnes et dans leurs biens. Les préposés à la rentrée des impôts ne remplissent le plus souvent les caisses de l'état qu'après avoir rempli leurs poches.

« L'agriculture peut-elle être encouragée lorsque le cultivateur est à peu près certain de se voir enlever le fruit de son travail ?

« Le commerce, les arts, peuvent-ils fleurir quand de toutes parts, et depuis longues années, retentissent des cris de guerre ?

« N'avez-vous donc recouvré votre indépendance, après tant de sang répandu pour un si noble but, que pour en faire un si déplorable usage, et n'est-il plus dans ce pays, favorisé du ciel sous tant de rapports, de véritables patriotes comprenant que cette noble nation est exploitée depuis trop longtemps par quelques ambitieux, qui dépensent dans des luttes fratricides toutes les forces vives du Mexique ?

« Oui, je vous le dis avec douleur et avec tous ceux qui voient la triste situation de votre pays, vous courez à votre perte et vous n'avez plus qu'un pas à faire pour tomber dans un abîme qui engloutira votre indépendance et vous replongera dans la barbarie, si vous ne faites un pas en arrière. Faites-le donc ce pas, quand la Providence vous en offre une occasion peut-être unique.

« La France vous envoie une armée, modèle d'ordre et de discipline, quoi qu'ait osé écrire le contraire une presse odieusement calomniatrice ; elle vient vous aider à vous constituer en une nation riche, puissante, libre de cette vraie liberté qui ne marche pas sans l'ordre, en une nation que toutes les autres puissent reconnaître comme civilisée. Cette armée vous aidera à constituer un gouvernement honnête, probe, qui n'emploiera que des agents honnêtes et probes comme lui. Alors les finances de l'État seront le bien de tous, et non de quelques-uns ; elles serviront, au lieu d'enrichir quelques ambitieux, à payer une armée régulière capable de main-

tenir l'ordre dans le pays, et de protéger au lieu de détruire la fortune privée, elles serviront à ouvrir des voies de communication comme en Europe, afin de faciliter les relations commerciales qui font la prospérité des peuples ; elles serviront à réparer vos routes, vos ponts, vos monuments, à entretenir vos villes mal éclairées, mal pavées.

« Tout cela ne vaut-il pas la peine d'y réfléchir ? Que tous les Mexicains, à quelque parti qu'ils appartiennent, se donnent la main pour oublier de vieux ressentiments et travailler en commun à la grandeur de leur patrie. C'est à l'ombre du drapeau français qu'ils peuvent obtenir ce résultat, car ils se souviendront de ces belles paroles de l'Empereur : « Partout où flotte ce drapeau, il représente la cause des peuples et de la civilisation. »

Cette proclamation ne fut pas approuvée en France, et le ministre de la guerre « crut devoir donner au général Forey le conseil de ne pas faire abus des proclamations » (1).

Le général Zaragoza était mort au mois de septembre et avait été remplacé dans son commandement par le général Ortega. Des rapports, qu'on avait lieu de croire exacts (2), avaient fait supposer que le nouveau commandant en chef de l'armée mexicaine, « convaincu que l'intervention française pouvait seule mettre un terme aux maux du pays », ne serait pas éloigné d'entrer en négociations avec les représentants de la France.

Le général Ortega ayant renvoyé à Orizaba deux prisonniers français, restés depuis le 5 mai dans les hôpitaux de Puebla, le général Forey, en le remerciant de cette courtoisie, lui adressa copie de sa proclamation au peuple mexicain. Il lui écrivit, en même temps, que « s'il lui répugnait de correspondre, même pour un motif d'humanité, avec le gouvernement mexicain qui, à en juger par sa conduite, en ignorait les lois, il n'éprouvait au contraire aucune répul-

Echange
de lettres entre
le général Ortega
et
le général Forey.

(1) Lettre du ministre au général Forey, 30 décembre.

(2) Note du commandant Capitan, datée du 8 novembre.

1862.

sion à répondre par une lettre politique à la délicate attention du général Ortega, qu'il estimait comme un brave soldat et ne confondait pas avec le gouvernement qu'il servait. Il lui exprimait le regret de voir que sa vaillante épée ne fût pas au service d'une cause plus digne de sa patrie » (1).

Le général Ortega renvoya lettre et proclamation, s'excusant, en termes polis du reste, de ne pouvoir laisser d'une manière officielle dans ses archives des documents de pareille nature. « Citoyen libre et indépendant, éloigné jusqu'alors du métier des armes, il était venu, de centaines de lieues, offrir l'appui de son épée au gouvernement actuel, parce que ce gouvernement était celui que les peuples de la république s'étaient donné d'eux-mêmes, qu'il était l'émanation de la démocratie mexicaine et qu'il importait autant de le défendre que de soutenir l'autonomie et les droits de la patrie.

« Quel que soit le terrain sur lequel la question diplomatique soit placée par les événements militaires, disait le général Ortega, la personne qui représentera la France sera tôt ou tard obligée de s'entendre avec ce gouvernement, qui seul a reçu de la nation des pouvoirs pour la représenter. Que semblerait au général Forey, si en lui adressant une communication courtoise à l'égard de sa personne, j'insultais le gouvernement de Napoléon III ? Verrait-il mes phrases avec indifférence ? et cependant de ma part il y aurait quelque justice, puisque le sol de ma patrie est envahi par les armes françaises ».....

En terminant il exprimait l'espoir de voir « le général Forey comprendre, que les véritables intérêts de la France n'étaient pas de s'unir à quelques mécontents pour renver-

(1) Le général Forey au général Ortega, 10 novembre 1862 (d'après le texte espagnol publié par le gouvernement mexicain).

1862.

ser un gouvernement soutenu par l'opinion presque unanime des peuples du Mexique et pour faire la guerre à une nation qui conservait les plus grandes sympathies pour la France libérale et progressiste » (1).

L'intervention française ne ralliait pas, en effet, de nombreux partisans ; l'armée restait dans un isolement absolu, les populations des villes occupées par les Français souffraient considérablement de l'état de guerre ; elles voyaient leur commerce ruiné, leurs ressources taries ; on était obligé d'y payer à un prix excessif les objets de première nécessité. Quels étaient donc les bienfaits de cette intervention, qui s'annonçait avec de si belles promesses ? Les plus mauvais jours des guerres civiles n'avaient pas été si durs.

Toute la zone comprise entre Orizaba et Vera-Cruz était épuisée ; on avait de la peine à se procurer de la viande dans ces régions où les troupeaux abondent d'ordinaire ; l'ennemi les avait chassés dans la montagne ou retirés fort loin de la route et des postes français. Quant au blé, ce pays n'en produit pas, et les guérilleros pendaient les Indiens qui venaient de l'Anahuac apporter des provisions à Orizaba. La ration de pain, dans la fabrication duquel le maïs entrait pour moitié, n'était que de 600 grammes. L'intendance avait passé des marchés exécutoires à Puebla et à Mexico ; ce n'était pas le moyen de sortir des embarras présents ; il fallait donc toujours demander les approvisionnements à Vera-Cruz, et le nombre des voitures était si insuffisant que le général en chef ne crut pas possible de faire avancer ses troupes sur les hauts plateaux avant d'avoir assuré ses ravitaillements et s'être procuré une

Pénurie
des vivres et des
transports.

(1) Le général Ortega au général Forey, 16 novembre. (Pièces publiées par le gouvernement mexicain.)

1862.

plus grande quantité de chariots et de mulets. Il pria le ministre de la guerre de lui en envoyer de France ; il donna l'ordre de faire d'importants achats aux États-Unis et aux Antilles ; enfin, il essaya aussi d'utiliser les ressources locales en se mettant en rapport avec les gens du pays.

Le général mexicain Lopez ayant pris l'engagement de livrer un millier de mules à Tampico si une troupe française occupait cette ville pendant quelque temps, le général en chef y consentit ; quelques autres expéditions moins importantes eurent également lieu, dans le même but, aux environs des postes français. En attendant la réunion de ces moyens de transport, le général Forey se résolut, malgré le danger du climat, à maintenir une grande partie de ses troupes à peu de distance de Vera-Cruz, afin d'en faciliter le ravitaillement.

Marche
de la brigade
de Bertier sur
Jalapa.

La brigade de Bertier fut envoyée à Jalapa, centre d'un pays que l'on avait lieu de croire moins appauvri ; quelques autres troupes suivirent aussi cette route, tandis que plusieurs régiments s'arrêtaient sur divers points de celle d'Orizaba. Le général de Bertier partit de Vera-Cruz, le 27 octobre, à la tête d'environ 5,400 hommes⁽¹⁾. Des forces irrégulières assez nombreuses, commandées par Diaz-Miron, avocat de Vera-Cruz, poète plutôt que militaire, mais homme énergique et sincèrement attaché au parti de la réforme, tenaient plusieurs excellentes positions défensives. La première de ces positions, le Puente-Nacional, fut cependant occupée sans coup férir. Le général de Bertier s'y arrêta pour attendre un convoi de vivres, et laissant ses malades (211 hommes) dans une hacienda voisine, sous

(1) 7^e bataillon de chasseurs, 51^e et 62^e de ligne, une batterie d'artillerie, un escadron du 12^e chasseurs et quelques troupes d'administration. — Le général Forey au ministre, 25 novembre. — (Journaux de marche.)

1862.

la protection de quelques compagnies, il se porta de nouveau en avant le 3 novembre.

Près du rancho de la Rinconada, des guérilleros embusqués dans les broussailles commencèrent à tirer sur la tête de colonne et se retirèrent sans qu'on pût les atteindre ; peu après, la cavalerie alliée du colonel Figuerero, qui éclairait la marche, fut vivement ramenée par deux cents cavaliers mexicains. L'escadron de chasseurs, s'élançant aussitôt, aborda vigoureusement l'ennemi à l'arme blanche, lui fit tourner bride et le poursuivit pendant deux lieues. Quinze Mexicains restèrent sur le terrain, deux chasseurs furent tués et dix blessés.

Le lendemain, le général de Bertier fit attaquer la forte position du Cerro-Gordo que défendaient environ 3000 hommes et plusieurs pièces d'artillerie. La tête de colonne fut arrêtée au pied des hauteurs par une vive fusillade et plusieurs coups à mitraille, mais deux compagnies de chasseurs s'appêtant à tourner la position, l'ennemi l'évacua précipitamment en abandonnant un obusier de montagne. La colonne française eut deux hommes tués et deux blessés.

Jalapa fut occupé sans autre résistance le 7 novembre ; la population de cette ville parut assez mal disposée pour que le général de Bertier jugeât prudent de faire camper ses troupes en dehors ; il ne s'installa dans l'intérieur que quelques jours après.

Tandis que s'effectuait le mouvement sur Jalapa, le général Bazaine avait envoyé de petites colonnes au sud de Vera-Cruz, afin de dégager le cours inférieur du Rio Atoyac, d'éloigner les guérillas de la route d'Orizaba et de chercher à ramener des bêtes de somme ou de trait

Opérations
au sud
de Vera-Cruz.